DE LA JUSTESSE DU RAISONNEMENT A LA JUSTICE DES HOMMES :

l'acte traducteur interpelle le linguistique

Abdelouahab DAKHIA
Université Mohamed Kheider -Biskra

Le texte, dans sa dimension écrite, qu'il soit littéraire, scientifique ou juridique pose d'emblée un problème d'ordre sémantique où même la culture perd sa signification afin de redécouvrir et de retrouver ses sens, du plus commun au plus spécifique. Pourtant, parce que le discours judiciaire légifère la parole de l'homme en actes, le texte juridique lui donne la puissance d'emprisonner et de libérer ses semblables souvent aux détours d'une syntaxe capricieuse. Lorsque la traduction s'en mêle, l'injustice se tapit dans les ténèbres de la terminologie ; le traducteur le sait pertinemment c'est pourquoi il essaie inlassablement de conjurer ces fantômes de la conceptualisation du droit à la croisée de la langue.

Les mots échappent parfois à tout un chacun en voulant l'exprimer, en voulant traduire ce qu'il ressent. Malheureusement, un dilemme se présente alors inévitablement à l'esprit de l'homme : les mots le trahissent comme par inadvertance car dans des situations très particulières, mus par un ordre intrinsèque culturel, ils se refusent à transmettre correctement les sens que chaque pensée humaine leur confie dans son incertitude. De là, provient sans

doute la première interrogation majeure du scripteur sur l'acte traducteur afin de veiller à la justesse, à la précision et à la concision des termes dans la traduction judiciaire, qui interpelle par conscience le savoir-faire du traducteur de textes spécialisés.

Dans le domaine des sciences humaines et sociales, et singulièrement dans celui de la traduction judiciaire, il convient de se questionner sur le traducteur et son statut, sur sa formation et les fondements didactiques de sa pratique traversée par le technique et l'humain.

Traiter conséquemment du statut du traducteur amène, non pas à étudier son seul statut sociopolitique, mais, dans une perspective didactique, à disposer la somme des compétences dont devra jouir tout traducteur dans son intégrité professionnelle, parce que l'acte traducteur se veut une praxéologie qui signifie à la fois l'action et la manière.

De plus, réussir l'acte de traduction consiste à préserver une position intellectuelle et morale de la collectivité, à « *(...) faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés* ». Néanmoins, tendre à l'équivalence, à l'homologie, à l'égalité ne compose qu'une prétention de forme sachant que tout énoncé s'inscrit dans un contexte spatio-temporel déterminé et déterminant ; dans un contexte socioculturel défini et définissant, qui enrichissent la difficulté à saisir un sens premier avec pourtant l'espoir secret de redonner le même sens ésotérique dans une autre langue aux contextes différents.

En justice, les difficultés abondent car en dépit des valeurs universelles de l'humanité ; malgré cette dualité qui gouverne les êtres humains en matière de sentiments et d'émotions, quels que soient les contextes spatio-temporels et socioculturels, le caractère conventionnel des lois, normées

selon les sociétés et les cultures, piège dans son intransigeance formelle le traducteur imprégné de l'esprit même de l'universalisme des fonds soudainement pris en défaut.

Le linguistique, dans ce cas, est d'un secours peu probable dans la mesure où il ne saurait résoudre des problèmes davantage liés à l'intuition et à la connivence culturelles. Ainsi, le traducteur se doit de pénétrer l'univers interculturel où toutes les langues et leurs cultures se retrouvent en co-présence aussi bien choisie qu'imposée par l'évolution des rapports internationaux et la logique de la géostratégie politique.

Pour ce faire, le traducteur est contraint de maîtriser ce qui est communément désigné comme les langues du travail professionnel, c'est-à-dire les langues de spécialités qui catégorisent les pratiques de métiers divers. Il est alors question d'une double spécialisation linguistique et traductrice car « *(...) chaque domaine de spécialité a au moins une langue de spécialité distincte du langage général et des autres langues de spécialités* ».

Par ailleurs, au-delà des unités lexicales, les langues de spécialités se caractérisent par une phraséologie particulière et une morphologie textuelle spécifique au domaine d'application ; la tâche du traducteur n'en est rendue que plus ardue. En effet, tout traducteur doit agir sur l'intégralité du texte de départ tout en respectant les choix fondamentaux de son auteur sinon se pose irrémédiablement le problème de la compréhension assumée de tout le texte ; en fait une semi-compréhension soucieuse du devenir du cachet de fidélité des énoncés originaux. Gils le souligne de manière explicite : « *(...) en production, le traducteur doit trouver des termes et une phraséologie adaptée et les assembler pour construire un texte, alors qu'en compréhension, il doit interpréter le choix de l'auteur* ».

A ce niveau il n'est plus question de la traduction littérale, mais, selon les termes de Steiner, de « *(...) celle de l'imitation, de la recréation, de la variation, de l'interprétation parallèle* ». Aussi, tenter de retrouver l'équivalence sémantique et expressive de deux énoncés appartenant à deux langues différentes suscite-il de développer d'autres stratégies de réécriture. Delisle l'affirme : « *La genèse de l'expression d'une idée oblige à s'aventurer dans les régions obscures et mal connues de l'intelligence pour tenter de suivre les méandres du processus analogique de la pensée* ».

C'est une extraordinaire aventure intellectuelle de la réflexion des systèmes de signes à laquelle se livre scrupuleusement le traducteur, parti à la recherche des sens et perdu dans les labyrinthes toujours renouvelés de l'énonciation.

La première étape de cette aventure linguistico-sémantique demeure celle de la compréhension, celle de la saisie du sens de l'énoncé dans la langue une ; c'est-à-dire parvenir à la redécouverte de l'intention du dire ou plus justement de l'écrire de l'auteur. Il ne s'agit pas d'exploiter le processus de la simple lecture/relecture, qui fait que le texte est un tissu où les mots entretiennent, d'une part des rapports sémantiques par leur agencement, leur syntaxe et leur grammaticalité ; d'autre part des rapports référentiels liant les énoncés aux faits non linguistiques, notamment à l'histoire de la communauté productrice. En d'autres termes, « *tout mot d'un énoncé renvoie simultanément au système de la langue duquel il tire sa signification et à un ensemble de paramètres non linguistiques qui lui confie un sens* ».

De la transcription des signes à l'appropriation du sens, le traducteur ne cesse de surmonter les obstacles que les mots opposent expressément à celui qui veut les dénuder et les

rançonner de leur sens premier, celui-là même qui leur permet d'exister. Le traducteur opère par référence au système linguistique, dégage le contenu conceptuel des mots par une analyse lexico-grammaticale susceptible de lui faciliter l'opération de décodage. Opération cependant insuffisante au traducteur pour lui octroyer le pouvoir de traduire.

Dans ce projet, il est nécessaire pour la saisie du sens de définir et de déterminer plus précisément le contour conceptuel d'un énoncé afin de dénoncer l'enrichissement de son contexte référentiel, parce que traduire consiste à s'affranchir des valeurs symboliques des signes, des concepts et des idées avant de les transposer dans une langue autre, étrangère à leur terreau sémiotique.

Une fois ce travail accompli, il reste à poursuivre l'achèvement, jamais atteint, du sens dans la langue de destination grâce au processus de la reformulation ; opération intellectuellement fort coûteuses dans la mesure où cela nécessite de revêtir les concepts, les idées de signifiants appartenant à la langue deux. Une dialectique s'installe progressivement ; dès lors le traducteur se livre à la recherche d'une adéquation entre l'idée, le sens et les formes linguistiques. Une fois, qu'il y a le consentement entre le sens et la forme, la traduction est réalisée.

Traduire, dans ce cas revient à pasticher une œuvre initiale, à l'imiter avec l'obligation de produire un texte autre, à la fois très semblable et combien différent, dans une langue de réécriture mais en étant fondamentalement respectueux des idées, voire du style (dans une juste proportion) et du raisonnement de l'originale. Là réside la difficulté majeure dont rend compte judicieusement Eco, dans sa définition de la parodie : « *Parodier d'autres textes, établir des références intertextuelles, retrouver la façon dont parlent et pensent les gens, cela pose des problèmes de langage non négligeables*

lorsqu'on passe d'une langue et d'une culture à l'autre »

L'acte traducteur pénètre le brouillard culturel du texte, quelle que soit sa structuration, un brouillard de signes aussi dense que l'ambiguïté de la pensée génératrice et qui se dissipe au fur et à mesure qu'il y a connaissance et reconnaissance des saines visions du monde qui éclairent le texte produit de leurs projecteurs, démystifiant et démythifiant l'énigme du texte producteur. L'intelligence pratique du traducteur consiste de la sorte à se faufiler dans les enchevêtrements du tissu porteur pour saisir les différents nœuds du texte, les dénouer pour en construire d'autres dans une langue autre.

Le traducteur interprète, manipule deux langues, deux cultures. Le passage de l'une à l'autre, bien qu'il apparaisse difficile à réaliser, se concrétise sans heurts, mais cette fluidité est problématique : est-elle le résultat d'une compétence bilingue, biculturelle ou plurilingue, pluriculturelle ?.

Le traducteur a la prétention d'être ce scripteur capable de maîtriser et de manipuler la variété prestigieuse de sa langue et pouvant découvrir le sens contenu dans tout texte faisant l'objet d'une traduction. Pourtant, il serait utopique de penser et adhérer à l'idée selon laquelle tout traducteur userait de la compétence relevant de sa seule connaissance des deux langues de travail, et de négliger le considérable apport des éléments non linguistiques tels les aspects anthropologiques et sociologiques qui président à la compréhension, à la reformulation, à la traduction et à l'interprétation. A ce titre, le traducteur a souvent recours à une compétence plurilingue et pluriculturelle lui facilitant l'acte traducteur. Il s'agit d'une culture plurielle apprise et acquise au contact des autres langues.

La compétence plurilingue ne se définit pas comme la somme de deux ou plusieurs compétences monolingues prises

séparément ; elle est surtout la résultante de toutes les compétences constitutives. A ce sujet, Castelloti remarque qu'une « *(...) nouvelle conception apparaît depuis quelques années, celle de la construction d'une compétence plurilingue et pluriculturelle, qui se constitue dès l'enfance et s'enrichit tout au long de la vie, selon des modes d'accès aux langues diversifiées* ».

Le traducteur, navigateur en perpétuelle recherche du sens, a besoin d'une culture plurielle parce que hanté par le souci de rendre compte d'une manière précise et judicieuse dans une autre langue, de traduire et d'être fidèle au sens retrouvé, il opte pour une démarche dynamique et éclectique en puisant dans toutes les langues/cultures en vue de comprendre, reformuler, traduire et interpréter.

La compétence interculturelle est cruciale dans le développement de la compréhension de tout écrit et donne la capacité à tout traducteur / interprète de pouvoir se promener dans cette texture des signes indéfiniment en reconstruction en redécouvrant, les pistes, les chemins et les sentiers menant au cœur du sens, en traversant la signification.

Peeters appuie l'idée selon laquelle « *(...)* [la traduction] *est fondamentalement sociale et qu'elle n'est linguistique que par contrecoup. (...) C'est en construisant son identité sociale que l'homme est amené à se distinguer des autres et, en même temps, à se les traduire* ».

Aussi est-il important de pendre en charge dans toute traduction, et quelles que soient ses formes, les phénomènes psycho-sociolinguistiques qui déterminent le sens de tout énoncé produit et à reproduire, à exprimer et à réexprimer.

Références bibliographiques

1- Christine DURIEUX, Fondement didactique de la traduction technique.
2- Daniel GILS, La traduction, la comprendre, l'apprendre, Coll. Linguistique nouvelle, PUF, Paris, 2005, p.169.
3- Idem, P.72.
4- G. Steiner, in, Germaine FORGES, Alain BRAUN, Didactique des langues, Traductologie et communication, Coll. Pédagogie en développement, Ed. De Boeck, Université, Paris, Bruxelles, 1998.P.12.
5- Jean de LISLE, « L'analyse du discours comme méthode de traduction », Coll. Cahiers de Traductologie N° 02 Editions de l'Université d'Ottawa, 1980, P.77.
6- Idem, P.171.
7- Umberto ECO, Comment voyager avec un saumon. Nouveaux pastiches et postiches (traduit de l'italien par Myriem BOUZAHER) Editions. Bernard GRASSET, Paris, 1998, P.06.
8- Véronique CASTELLOTTI, Francis CARTON, Philip RILEX, (Introduction) in le FDLM n° spécial (vers une compétence plurilingue), juillet2003.p.05.
9- Jean PEETERS, La médiation de l'étranger, une sociolinguistique de la traduction, Coll. Traductologie. Editions. Artois Presse Université, Arras, 1999. 4ème de couverture.